LES JOURNÉES
QUI ONT FAIT LA FRANCE

27 SEPTEMBRE 52 av. J.-C.

Jean-Louis Brunaux

Alésia

GALLIMARD

Extrait de la publication

LES JOURNÉES QUI ONT FAIT LA FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Guerre et religion en Gaule. Essai d'anthropologie celtique, Paris, Errances, coll. « Archéologie », 2004.

Les Gaulois, Paris, Les Belles Lettres, coll. « Guide des civilisations », 2005.

Les Druides. Des philosophes chez les Barbares, Paris, Éd. du Seuil, 2006 ; rééd., coll. « Points Histoire », 2009.

Nos ancêtres les Gaulois, Paris, Éd. du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2008 ; rééd., coll. « Points Histoire », 2012.

Les Gaulois expliqués à ma fille, Paris, Éd. du Seuil, 2010.

Voyage en Gaule, Paris, Éd. du Seuil, coll. « L'Univers historique », 2011.

Les Gaulois. Les fiers ennemis de Rome, Rome, Gremese, coll. « Histoire et Légende », 2011.

Extrait de la publication

Jean-Louis Brunaux

ALÉSIA

GALLIMARD

Extrait de la publication

© *Éditions Gallimard, 2012.*

Extrait de la publication

À la mémoire de Jean-Michel Palmier

Extrait de la publication

INTRODUCTION

Du siège d'Alésia, l'histoire qu'on apprend à l'école n'a retenu que la fin. Au siècle dernier encore, sur le mur de la classe, une illustration enserrée dans son cadre de bois amovible montrait Vercingétorix en majesté sur son fier destrier jetant ses armes aux pieds d'un Jules César tout de morgue et trônant sur son estrade. Comme au théâtre, les deux protagonistes s'y affrontaient par le regard en un ultime duel muet, sur fond d'un décor de toile peinte où se dressait sur sa colline la ville intemporelle d'Alésia. Tout autour, les remparts et les tours de siège, hérissés de tous leurs pieux, témoignaient seuls de l'affrontement des Gaulois et des Romains.

L'instituteur — tout comme les manuels scolaires — apportait de maigres explications à l'intelligence de la scène. La Gaule, disait-on, était alors habitée par une soixantaine de peuples autonomes qui aimaient se faire la guerre entre eux. Aussi avait-elle suscité la convoitise de ses voisins romains. Déjà, soixante-dix ans plus tôt, ces derniers lui avaient ravi tout un pan de son territoire au sud-est, devenu leur province, la future Provence[1]. Et depuis sept ans, César œuvrait à conquérir le reste. Les Gaulois, toujours divisés, ne lui opposaient qu'une résistance maladroite, jusqu'au moment où Vercingétorix, un jeune Arverne, prit la tête de la rébellion ; il leva une grande armée qui tint en échec à plusieurs reprises les légions romaines. Mais s'étant barricadé avec ses troupes dans la place forte d'Alésia, il s'y trouva encerclé par l'ennemi. Au terme de plusieurs semaines de combats

infructueux et son armée en proie à une horrible famine, il dut se rendre. La Gaule était vaincue et son jeune et éphémère héros fait prisonnier ; il ne serait exécuté que six ans plus tard à Rome, au cours des célébrations du triomphe de son adversaire.

Pourquoi Alésia ? D'où vient que nous tenions aujourd'hui cet épisode pour un moment fondateur de notre légendaire national ? L'histoire savante ne nous aide pas à y répondre, bien au contraire. Fondée sur les témoignages de l'Antiquité, contemporains ou de peu postérieurs à la conquête, elle nuance certes cet abrégé forcément sommaire. Elle nous apprend surtout que la guerre ne s'est pas soudain arrêtée à Alésia ; qu'elle s'est poursuivie ailleurs en Gaule et pendant plus d'un an encore. Sièges et batailles recommencèrent ; les légions romaines durent une nouvelle fois pacifier nombre de peuples de l'Ouest et du Centre — les Bituriges du Berry, les Carnutes de la Beauce, les Bellovaques du Beauvaisis, les Pictons du Poitou, les Cadurques du Quercy, les peuples de l'Armorique et tous ceux de l'Aquitaine[2]. Ce n'est qu'au terme de ce vaste périple, à la fin de l'année 51 avant notre ère, que la Gaule tout entière put être officiellement déclarée « province romaine[3] ».

Ces faits d'armes, que notre mémoire a depuis longtemps estompés, portent à relativiser l'importance du siège d'Alésia dans l'histoire de la lente agonie de la Gaule. Aux contemporains de César eux-mêmes, le siège ne parut, au strict plan militaire, qu'un chef-d'œuvre de la poliorcétique, cet art d'étouffer une ville et ses habitants. C'est ainsi encore que devaient le considérer les grands stratèges des siècles suivants. Du reste, l'Antiquité avait vu d'autres sièges de villes et de forteresses, non moins célèbres. Et les habitants de la Gaule, surtout, devaient en connaître à nouveau dans les mois qui suivirent la chute d'Alésia, comme s'ils avaient la malédiction d'aller toujours s'enfermer en quelque citadelle. Au printemps de -51, les Bellovaques et leurs alliés — ils étaient plusieurs centaines de milliers, réfugiés sur un vaste plateau boisé entouré de marécages — résistèrent pendant de longs mois au blocus des légions romaines. Leur ténacité mit

Extrait de la publication

César en grand péril. Et ce ne fut que la mort malencontreuse de leur chef, Corréos, qui les désespéra au point de les pousser à se rendre[4]. Puis, dans l'été, ce fut l'armée du Sénon Drappès et du Cadurque Luctérios qui s'emmura dans Uxellodunum, une forteresse imprenable que César ne put investir que par la ruse, en privant d'eau assiégés et bétail[5].

C'est dire que le siège d'Alésia ne paraît exceptionnel ni par la durée, ni par le nombre des guerriers engagés, non plus que par les épouvantables conditions de vie qu'éprouvèrent aussi bien les assiégés que les assiégeants. Faut-il néanmoins y lire un fait marquant de l'histoire ? Mérite-t-il de figurer dans nos annales comme une « journée qui a fait la France » (plus exactement la Gaule) ? À lire objectivement les *Commentaires de la guerre des Gaules*, le récit que César fera lui-même de sa conquête, bientôt complété par Aulus Hirtius, son « secrétaire », et à compulser les annales plus officielles de Rome, l'exploit qu'accomplirent les Romains autour du mont Auxois, là où se situait l'ancienne Alésia, peut paraître à la vérité moins digne de figurer dans la légende que d'autres épisodes antérieurs, considérés par les contemporains comme des prodiges[6]. Le passage du Rhin, par exemple, puis la traversée de la Manche et le débarquement sur l'île de Bretagne par les légions, prouesses réalisées au cours de la seule campagne de 55 avant notre ère, avaient valu à César vingt jours de supplication d'action de grâce, ces fêtes religieuses et publiques que Rome réservait aux plus grands vainqueurs[7]. Aucun chef militaire n'avait encore reçu le privilège de réjouissances aussi longues. Certes, la victoire d'Alésia fut bien l'occasion, à nouveau, d'un semblable hommage, mais la durée de ces célébrations, qui donnait la mesure de la gloire acquise, ne fut pas pour autant accrue. En revanche, César eut droit à des supplications plus fastueuses encore au cours des années suivantes pour des faits d'armes accomplis hors de Gaule : probablement trente jours pour ses victoires sur les Alexandrins et sur Pharnace, le roi du Bosphore ; quarante jours pour celle de Thapsus, remportée sur Juba, le roi

Extrait de la publication

de Numidie ; et cinquante jours pour Munda en Espagne, bataille où il avait vaincu les fils de Pompée.

Alésia ne fait donc pas figure de victoire particulièrement exceptionnelle. D'autres mériteraient davantage ce titre. Et, s'il faut rendre à César ce qui appartient à César, il convient aussi de retourner la politesse aux Gaulois et de leur reconnaître la gloire d'avoir soutenu un autre siège, celui de Gergovie, d'où ils sortirent cette fois vainqueurs : Gergovie offre précisément une sorte d'image inversée d'Alésia.

Et pourtant, c'est Alésia qui reste imprimé dans nos mémoires, alors que ces autres batailles ont plus ou moins sombré dans l'oubli. Aujourd'hui encore, les régions de Franche-Comté et de Bourgogne continuent à se disputer — et ce depuis plus d'un siècle et demi — sur la localisation exacte de la ville gauloise, comme s'il y avait un honneur incomparable à abriter sur son territoire le lieu d'une défaite, qui plus est de l'une de celles dont les conséquences furent les plus lourdes. Car dans l'imaginaire populaire — c'est là un autre mystère —, le lieu du siège et de la reddition du chef des assiégés ne doit rien à un engouement passager ; cette identification mémorielle s'est constituée lentement au cours du temps et comme par strates successives ; elle s'est transmise de génération en génération jusqu'à nous, sans qu'on puisse dire avec certitude ce qu'elle représente réellement. Interrogés, beaucoup de Français seraient bien incapables de dire ce que fut cette bataille et quels en avaient été les enjeux et les fins — tout en la célébrant.

✧

À vrai dire, comme d'autres événements que le temps a rendus mémorables, le siège d'Alésia et particulièrement la reddition de Vercingétorix doivent beaucoup à l'historiographie qui s'en est emparée aussitôt. De plus, autre singularité, l'un de ses protagonistes majeurs, le vainqueur pour tout dire, fut lui-même à l'origine de l'inscription durable de cette bataille dans les

Extrait de la publication

mémoires. Profitant de son séjour forcé en Gaule, à la fin de l'année -52, César rédigea et fit publier dans la foulée le récit de sa conquête, dans lequel Alésia figurait à la place d'honneur, en fin de volume, tel l'épilogue décisif d'une épopée héroïque. En concluant le septième volume de ses *Commentaires* par la capitulation de Vercingétorix, il signifiait très clairement à ses concitoyens, mais aussi à tous les habitants du monde méditerranéen susceptibles de le lire, que la guerre entreprise contre les Gaulois s'achevait là et que les affrontements postérieurs n'étaient que poussière de l'histoire, en l'occurrence opérations ordinaires de pacification.

Cette revalorisation de la bataille et de son issue est bien sûr sujette à caution puisque son auteur est aussi l'acteur principal de l'événement. On ne peut s'empêcher de penser que César, qui achevait à ce moment son proconsulat et tentait de prendre le pouvoir à Rome, a cherché à magnifier son affrontement avec le chef arverne de façon à prêter à son succès toutes les couleurs d'un exploit surhumain : il hisse Vercingétorix à sa propre hauteur pour en faire un adversaire digne de lui et institue par là même Alésia la mère de ses batailles — il n'y consacre pas moins de vingt-deux chapitres de son ouvrage. Bien qu'apparemment objectif et factuel, ce récit tient en effet d'une apologie aussi discrète que rusée, voire perverse. César y parle de lui-même à la troisième personne, dans le style des froids rapports militaires, comme pour parer l'exposé des faits d'une autorité incontestable. Aussi, une fois le livre refermé, la figure du conquérant, maître de l'art militaire, triomphant définitivement des Gaulois, est-elle à jamais enracinée dans l'esprit du lecteur et l'événement d'Alésia en constitue la scène la plus éclatante.

Qu'on en conteste ou non la portée historique, cette victoire s'est ainsi imposée dans l'historiographie, et ce déjà du temps même de César. Cicéron, son adversaire politique, qualifie en ces termes les *Commentaires*, six ans après leur parution : « …excellents en tous points […] Car rien n'est plus doux en histoire que la brièveté pure et brillante[8]. » On ignore l'analyse précise qu'il

fit de l'événement — sa *Correspondance*, si précieuse pour l'intelligence de cette période, est malheureusement défaillante pour l'année -52. Mais il ne fait guère de doute qu'elle était en harmonie avec les propos élogieux qu'on tenait alors à Rome sur la brillante campagne, achevée par la prise d'un chef ennemi, à l'égal des plus grands, les Pyrrhus, Hannibal ou Persée. Si ce n'avait été le cas, quatre-vingts ans après les faits, l'historien Velleius Paterculus n'aurait pu y lire une forme de prodige divin[9]. Il répétait à coup sûr les propos du grand historien de Rome, Tite-Live, dont il résumait l'œuvre. À cette date, Alésia et Vercingétorix étaient déjà entrés dans la légende.

Il existe donc un véritable paradoxe, une ruse de l'écriture du passé : ce fut le vainqueur des Gaulois qui a transformé leur défaite en un événement fondateur de leur histoire. César, en un mot, érige Alésia tout à la fois en débâcle historique et… en lieu de mémoire. Il lègue à la Gaule un héros — Vercingétorix — et une date désormais inscrite dans la grande chronologie de son histoire, le 27 septembre de 52 avant notre ère, selon toute probabilité : c'est alors que Vercingétorix et ses alliés renoncèrent à combattre Rome et s'en remirent définitivement à leur adversaire. Parce que cette date est la seule qui soit à peu près sûre dans la chronique presque millénaire de la Gaule, elle engendre elle-même un nouveau paradoxe : Alésia, défaite quasi nationale, a désormais pour mission de représenter pour les générations à venir l'époque bénie de leur indépendance dont elle marque pourtant la fin !

C'est cet étrange, ce lourd héritage que tous les historiens postérieurs à César auront la charge d'assumer. Longtemps, les plus anciens ne s'en soucièrent pas. Les Gaulois, pour les hommes du Moyen Âge, n'évoquaient rien de particulier : il n'y avait aucune filiation reconnue entre les premiers et les seconds ; les Français de l'époque médiévale se voyaient seulement comme les descendants des Francs ; le pouvoir royal et l'Église les avaient convaincus que la France avait pris naissance avec le baptême de Clovis et que là commençait véritablement son histoire. Cette vision des

Extrait de la publication

origines de la France n'allait véritablement changer qu'à la fin du règne de Louis XIV, quand l'historien Henri de Boulainvilliers fera remonter l'histoire de la nation plus en amont, à l'époque de la conquête de la Gaule par les Francs. Cette révision historique obéissait à un dessein de caractère idéologique : elle devait justifier les privilèges de l'aristocratie, supposés avoir été acquis au moment où ses lointains ancêtres s'étaient partagé les terres des Gaulois qu'ils avaient en même temps asservis. Mais c'était du même coup renoncer à la légende sacro-sainte de l'unité de la nation en la remplaçant par la vision d'une hiérarchie séculaire établie entre Francs et Gaulois dont les lointains héritiers n'étaient que trop reconnaissables : les nobles d'un côté, les roturiers de l'autre [10].

Quand, avant même la Révolution française, le tiers état revendiqua ses droits face à la noblesse, il fut donc loisible à l'abbé Sieyès, son porte-parole le plus incisif, de se réclamer des ancêtres gaulois. Si les nobles persistaient à tirer prétention du droit de conquête, le peuple pouvait désormais se prévaloir d'un autre droit, plus légitime encore, celui de l'antériorité historique. L'origine « qu'on tire des Gaulois et des Romains, écrira Sieyès en 1788, vaut au moins autant que celle qui viendrait des Sicambres, des Welches et autres sauvages sortis des bois et des marais de l'ancienne Germanie [11] ».

Pour autant, la Gaule ne prit pas place immédiatement dans l'histoire — et moins encore dans la mémoire — des Français en cette fin du XVIIIe siècle ; elle ne demeura en quelque sorte qu'une origine virtuelle, un objet de dispute savante. Les faits et gestes des Gaulois — même ceux de Vercingétorix — sont restés ensevelis dans l'oubli. Tout le travail historique restait à faire.

Ce sera l'œuvre des premiers grands historiens français, François Guizot et Augustin Thierry, qui développent la thèse des deux nations. Ainsi Thierry évoquant « cette vérité sombre et terrible qu'il y a deux camps ennemis sur le sol de la France [12] ». Et Guizot qui en dessine le cadre et en désigne les protagonistes : « Depuis l'origine de notre monarchie, la lutte de deux peuples

Extrait de la publication

agite la France… [ces deux peuples sont] Francs et Gaulois, seigneurs et paysans, nobles et roturiers[13]. » Dans cette reconstitution du passé national, l'histoire devient plus qu'un objet de connaissance : un enjeu politique. Mais la discipline, qui auparavant était tout entière aux mains du pouvoir royal, demeure à reconstruire. À une histoire officielle conçue comme une généalogie des rois se substitue celle de la Nation, « ce réceptacle mystique de la souveraineté, cette entité invisible et perpétuelle au nom de laquelle s'exerce le pouvoir[14] ». Précisément, cette Nation a une histoire plus ancienne que celle de la France proprement dite : les Gaulois reviennent sur le devant de la scène.

Il appartiendra alors à Amédée, jeune frère d'Augustin Thierry, d'en écrire la chronique. C'est chose faite en 1828 avec la publication de sa monumentale *Histoire des Gaulois*[15]. Il fait appel à tous les historiens et géographes de l'Antiquité pour composer un récit à peu près linéaire s'étendant depuis la fondation de Marseille jusqu'au premier siècle de notre ère. Mais c'est évidemment à César qu'il est le plus redevable. Historien de sa propre conquête, César avait exhumé pour ce faire quelques grands personnages de l'anonymat pour lui tendre le miroir de sa propre grandeur. Amédée Thierry, en lecteur assidu des historiens antiques, marche sur les pas de son lointain prédécesseur et ne peut qu'en reproduire les choix. Des historiens modernes, c'est bien lui qui, le premier, fait de Vercingétorix le défenseur de l'indépendance de la Gaule contre l'envahisseur romain[16].

Toutefois, c'est Henri Martin, cinq ans plus tard, qui donnera sa place définitive à l'épisode d'Alésia dans notre panthéon historique. Il popularise réellement les Gaulois dont il fait les premiers Français en accordant au chef arverne la place honorifique de premier grand personnage de l'histoire de France. Homme politique et historien, aujourd'hui bien oublié, Henri Martin eut en effet l'idée de rédiger avec plusieurs collaborateurs une vaste *Histoire de France par les principaux historiens*, en quinze volumes, qui en embrassait toutes les périodes depuis les plus anciennes ori-

Extrait de la publication

gines[17]. L'entreprise, plusieurs fois renouvelée et corrigée, connut un immense succès populaire et valut à son maître d'œuvre les qualificatifs les plus élogieux[18]. Henri Martin se distingue d'Amédée Thierry par le sens précisément qu'il reconnaît au siège d'Alésia et à la réaction que ce siège aurait provoquée dans toute la Gaule : « À cette heure suprême, écrit-il, la Gaule tout entière, sauf les perfides Rèmes, avait enfin trouvé cette unité nationale dont l'absence était l'unique cause de tous ses malheurs[19] ! » C'est cette lecture de l'événement qu'allaient retenir tous les historiens postérieurs. Alésia leur parut, dès ce moment, moins une défaite que le lieu symbolique de la première union des habitants de la Gaule, autrement dit de l'ancienne France. Du même coup, le mont Auxois prenait place de « lieu de mémoire ». D'un enjeu régional, avec la querelle sur sa localisation, le voici devenu une cause nationale à l'approche de la guerre de 1870. Napoléon III y fit réaliser des fouilles importantes. Il y érigea aussi une monumentale statue en l'honneur de Vercingétorix censée répondre, à huit cents kilomètres de distance, à son pendant dressé en Westphalie par ses futurs ennemis allemands à la gloire de leur héros Arminius.

✧

S'il est établi que ce jour de la fin de septembre -52 a marqué le cours de l'histoire gauloise et, au-delà, la genèse d'une histoire de France telle que l'ont pensée les historiens du XIXe siècle, il convient de revenir à la question déjà évoquée : l'épisode d'Alésia constitue-t-il pour autant un événement majeur ? Il faudrait pour cela qu'il ait fait rupture, qu'on puisse à travers lui distinguer un avant d'un après dans l'histoire longue de la Gaule. À lire le huitième livre des *Commentaires*, rédigé huit ans après les fait par Aulus Hirtius, on est amené à considérer que tel ne fut peut-être pas le cas. Comme je l'ai dit, la guerre a continué, apparemment sous les mêmes formes produisant les mêmes conséquences qu'aux années précédentes : opérations longues et périlleuses

contre quelques peuples et, à l'inverse, campagnes-éclairs sur des territoires où les légions romaines paraissent n'avoir pas rencontré de résistance. Si l'on examine dans le détail la répartition des peuples qui persistèrent à lutter, la continuité semble plus manifeste encore. Comme pendant les années -57 à -53, ce sont à nouveau les peuples de l'Ouest et quelques-uns du Nord qui poursuivirent le combat. À l'inverse, après Alésia, la Celtique, c'est-à-dire la région centrale de la Gaule peuplée des Gaulois dits « celtes », retomba dans son apparente léthargie. Aulus Hirtius ne l'évoque désormais plus.

S'il faut parler de rupture, elle serait inscrite au cœur même de ce qu'on pourrait appeler le « moment d'Alésia » et de ce qu'il révèle sur l'histoire de la Gaule. Il me faut expliquer cet étrange paradoxe. En -52, la Celtique tout entière, six ans après avoir appelé César à son secours dans sa lutte contre les Germains, est ouvertement entrée en guerre contre lui, reniant désormais deux siècles de collaboration économique et politique avec Rome. Et pendant les cinq ou six semaines du siège d'Alésia, pour la première fois, l'union de la grande majorité des peuples de la Gaule a pris corps autour de la Celtique ; elle redevenait ce cœur de la Gaule qu'elle avait été trois ou quatre siècles plus tôt (quand Ambigat, le mythique roi des Bituriges, avait chargé ses neveux de conquérir de nouveaux territoires)[20]. Union éphémère certes, union d'intérêt assurément, mais qui révélait soudain l'existence de liens plus profonds, et anciens, entre des peuples qui vivaient de façon beaucoup moins indépendante qu'on ne l'a dit. Le « moment d'Alésia » fait donc moins rupture qu'il ne fait sens. La prise de conscience spontanée chez nombre de Gaulois de l'enjeu du siège et l'importance des moyens mobilisés en commun pour mettre les troupes romaines en échec ne manquent pas de surprendre. On voit alors des peuples répartis sur un immense territoire, de plus de mille kilomètres de côté, qui, en quelques jours seulement, communiquent les uns avec les autres, prennent des décisions collectives et, dans le même temps, parviennent à mettre sur pied la plus formidable armée que la Gaule ait vu

Extrait de la publication

fouler son sol ; il faudra attendre le premier Empire pour assister à pareille mobilisation de troupes. Voilà qui semble contredire tout ce que nous croyions savoir des Gaulois, de leur individualisme, de leur caractère velléitaire et de leur manque d'organisation.

Si César ne lui apportait une caution irrécusable, il ne fait aucun doute que ce sursaut de toute la Gaule serait resté méconnu des historiens et qu'on ne parlerait plus aujourd'hui du siège d'Alésia et de la reddition de Vercingétorix. Il existe donc une forme de mystère qui entoure cette union inespérée des Gaulois au cours de l'été de -52. César le donne à lire comme par défaut, y insistant le moins possible, glissant sur les réactions de ses ennemis, ne les évoquant que si elles permettent d'expliquer sa propre action, mais il se garde bien de s'y attarder et moins encore de les éclaircir. Non qu'il ne le puisse vraiment, mais l'exercice lui prendrait trop de temps, l'obligerait aussi à revenir sur bien des approximations et des raccourcis qu'il a commis dans sa description de la société gauloise au livre VI de ses *Commentaires*[21]. Les silences de César constituent ainsi autant de révélateurs pour celui qui cherche à éclairer ce chapitre de l'histoire de la Gaule. Les zones d'ombre entourant le personnage de Vercingétorix, son comportement et tant d'autres traits qui forment cet événement, disent assez la volonté du conquérant de mettre un terme, par ce dernier récit, non seulement à l'histoire de sa conquête mais plus encore à celle de la Gaule indépendante. Il s'avère ainsi que César, par l'ouvrage historique qu'il nous a laissé, a moins sauvé de l'oubli la Gaule, les Gaulois et leur civilisation, comme l'a souvent affirmé une interprétation paresseuse, qu'il ne les a définitivement enfermés dans le cercueil de plomb d'où ils ne devaient plus être exhumés. Ce qu'il dit de ses ennemis est en fin de compte si maigre et si orienté que l'attention, chaque fois, se détourne d'eux pour se porter sur leur vainqueur. Voilà pourquoi Alésia est considéré depuis deux mille ans comme le point de départ de la nouvelle civilisation que Rome dès lors imposa. Mais, en réalité, si César refuse toute grandeur à

ses ennemis au cours de ce siège, c'est qu'il perçoit — tout en refusant de le reconnaître — que l'événement n'est exceptionnel que par le comportement proprement surprenant que les Gaulois adoptèrent.

En effet, dans le théâtre éphémère qu'est devenu Alésia, la Gaule, la vraie, celle du temps de son indépendance, a disparu au profit d'une autre qui lui a succédé, toute de romanité et plus présentable pour incarner la lointaine origine de la France. La même scène, vue de Rome comme une origine, ne devrait-elle donc pas, au contraire, être regardée depuis la France comme un crépuscule ? Une fin plutôt qu'un début ? C'est ce que pensait déjà Ferdinand Lot : « La défaite d'Alésia est la plus grande catastrophe de notre histoire. C'est beaucoup plus qu'une défaite, c'est la mort d'une âme remplacée dans le même corps par une autre âme, ou, si c'est la même âme, c'est une âme vidée de tout souvenir, une âme dont la mémoire est abolie, au point que d'un long passé de souffrances, mais aussi de gloire, rien ne subsiste dans la conscience[22]. » Certes, l'historien qui rédige cette forme d'épitaphe en 1947 a l'œil visiblement rivé sur l'histoire toute récente. Il n'en révèle pas moins avec une rare perspicacité la vraie signification de l'épisode d'Alésia, la disparition totale d'une civilisation qui semble avoir laissé si peu de traces ; une disparition survenue au moment même où les peuples qui la composent achèvent une manière d'« unité nationale » jusque-là insoupçonnée. Mais ces traces ont-elles été réellement recherchées ? Et l'épisode d'Alésia, pris à rebours, n'est-il pas, en définitive, la plus parlante d'entre elles, qui pourrait en révéler de nombreuses autres, pour peu qu'on l'interroge dans ses moindres détails, qu'on en explore tous les arcanes ? Sa fonction de révélateur — notamment de l'unité des peuples gaulois — justifierait à elle seule, s'il était besoin, de faire figurer la journée de la reddition de Vercingétorix comme une de celles « qui ont fait la France ».

✧

Extrait de la publication

Nous ne cessons de redécouvrir le poids du politique sur notre intelligence du passé ; de reconnaître aussi l'empire du hasard dans la fabrique des grands événements et de mesurer leur inscription dans le temps ; de mieux apprécier enfin la part des individus dans le processus historique. Ce nouveau regard invite à retrouver les ruptures, tumultueuses ou secrètes, qui scandent l'histoire de France : tel est le projet de cette collection.

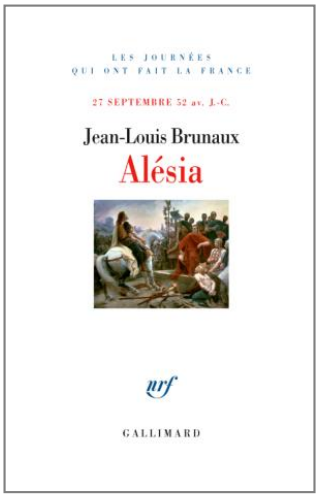
Elle prend le relais des fameuses « Trente journées qui ont fait la France » créées il y a plus d'un demi-siècle et dont elle va rééditer quelques titres célèbres. Elle en garde le principe mais en élargit l'objet et renouvelle l'esprit, sans toutefois se limiter à un chiffre canonique. Elle entend illustrer le profond renouveau de l'histoire politique comme mode d'explication privilégié du destin des sociétés.

Au fil des ouvrages, et d'une date à l'autre, prend ainsi forme le dessein de reconstituer l'histoire de France autour des moments clefs qui marquent sur sa longue trame un avant et un après : des plus éclatants, dont il faudra renouveler la connaissance et reconsidérer la portée, aux plus méconnus, mais qui se révèlent eux aussi, sur la durée, avoir « fait la France ».

Volumes publiés

JOSÉ CABANIS : *Le Sacre de Napoléon (2 décembre 1804).*
GEORGES DUBY : *Le Dimanche de Bouvines (27 juillet 1214).*
ROBERT FOLZ : *Le Couronnement impérial de Charlemagne (25 décembre 800).*
PATRICE GUENIFFEY : *Le Dix-Huit Brumaire. L'épilogue de la Révolution française (9-10 novembre 1799).*
ARLETTE JOUANNA : *La Saint-Barthélemy. Les mystères d'un crime d'État (24 août 1572).*
NICOLAS LE ROUX : *Un régicide au nom de Dieu (1er août 1589).*
ROLAND MOUSNIER : *L'Assassinat d'Henri IV (14 mai 1610).*
MONA OZOUF : *Varennes. La mort de la royauté (21 juin 1791).*
RÉGINE PERNOUD : *La Libération d'Orléans (8 mai 1429).*
PIERRE RENOUVIN : *L'Armistice de Rethondes (11 novembre 1918).*
ÉRIC ROUSSEL : *Le Naufrage (16 juin 1940).*
GUILLAUME DE THIEULLOY : *Le Pape et le roi. Anagni (7 septembre 1303).*
MICHEL WINOCK : *L'Agonie de la IVe République (13 mai 1958).*

Extrait de la publication



Alésia
Jean-Louis Brunaux

Cette édition électronique du livre
Alésia de Jean-Louis Brunaux
a été réalisée le 14 novembre 2012
par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070123575 - Numéro d'édition : 162831).
Code Sodis : N31923 - ISBN : 9782072309861
Numéro d'édition : 223349.

Extrait de la publication